

Le crochet

Grégory Lemay

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemay, G. (2003). Le crochet. *Moebius*, (99), 59–60.

GRÉGORY LEMAY

Le crochet

Les bars laissaient couler une morve de clients qui se ramassait sur le trottoir. Le fameux 3 h était passé, comme passé dans mon corps, en lourdeur. Je marchais avec l'intention simple de me rendre chez moi, dans mon lit. Et je contournais les cons que la boisson avait rendus gluants : phase habituelle d'une sinistre fin de soirée. Bref, je me hissais tranquillement hors de ce passage obligé quand, de mes oreilles saturées, j'ai perçu ce qui s'apparentait à une plainte humaine, irrégulière. Plus j'avais, plus je la distinguais parmi le tumulte, dont elle semblait être la composante exemplaire. Que les gens ne l'entendent pas, ne l'écoutent pas, n'était pas surprenant. Ça aurait été s'écouter mourir. Le monde ne veut pas s'écouter mourir. Je haïssais le monde. Et je voulais haïr le monde jusqu'au bout, pour m'aimer, moi, avant d'aller me coucher, c'est-à-dire après, dégueulasse, avoir bu et dragué pour rien, avec de soi-disant amis. Je n'avais pas d'amis, je n'avais plus de Nathalie, je n'avais que ce cri, là-bas, sa source. À laquelle je suis parvenu, bifurquant à droite, sur ce segment de rue désert.

La fille qui criait n'était pas seule. Elle criait pour deux, pour elle et le gars dans ses bras. Ils étaient écrasés sous le porche marbré d'une boutique de vêtements hors de prix pour gens à la mode. Ils saignaient, parce qu'ils se frappaient, oui, ils se frappaient, au visage autant que possible, comme deux boxeurs exténués, enlacés, tombés. Donc elle criait, et ils se frappaient. Ils s'embrassaient, aussi. Donc elle criait, ils se frappaient, et ils s'embrassaient comme pour effacer les coups. Ils étaient, semblait-il, en amour. Je restais là, hébété, à essayer de comprendre ce que je voyais. Ils ne me voyaient pas, eux, trop occupés à s'aimer. Et quelqu'un assis sur le trottoir, probablement

leur ami, m'a dit quelque chose comme: «Vaut mieux pas s'en mêler, man.» Mais je n'ai pas pu me retenir de dire quelque chose comme: «Vous trouvez pas que vous exagérez?» Et c'est là qu'ils ont pris conscience de ma présence, et que la fille, hystérique, ensanglantée, s'est levée pour me courir après en me criant des incohérences que je n'ai pas retenues, trop occupé à me sauver, à avoir peur, à ne pas attraper le sida. La poursuite n'a pas duré longtemps, une dizaine de mètres. La fille m'avait éloigné comme une maman ours de sa progéniture: le gars saignant du nez et leur amour. Elle est allée les retrouver. Elle portait la culotte, c'est sûr. Après avoir retrouvé le rythme de la marche, mes esprits, mon calme, je me suis dit: «Qu'ils crèvent, les cons.» Et j'étais content de rentrer seul, chez moi.